

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 1

Artikel: Lettre au syndic
Autor: Marti, Claude
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226752>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de guillon en se grattant le dos au vase.

Il y en a qui éclatent de rire toutes seules et qu'on trouve sur le banc de la cuisine à se tenir le ventre.

D'autres qui éclatent en pleurs et qu'on trouve aux petits coins à se vider toutes les larmes du corps.

Il y a celles qui se mettent à l'harmonium et qui chantent des psaumes.

Il y en a qui tirent de la commode un album de photographies et qui repassent l'histoire de la famille, depuis le grand-père lieutenant qui avait les épaulettes en travers, jusqu'au cousin le dragon qui avait l'épaulette à franges, en pleurant sur chacun : ce pauvre Aramand, cette pauvre Alice, ce pauvre-ci, ce pauvre-là.

Il y en a qui prennent leur tricot et qui tricotent à corps perdu en lisant les ca-

tastrophes de l'Ancien Testament dans la Bible de mariage.

Il y a celles qui sortent un cahier du secrétaire et qui commencent une poésie sur le vent de la vie qui arrache les feuilles de nos journées.

Il y a celles qui parlent toutes seules dans la chambre en grondant quelqu'un qui n'y est pas.

Il y a celles qui se tiennent à cropetons à l'abri du mur du jardin, le tablier sur la tête, les mains jointes, en jetant un petit sanglot chaque fois que la vaudaire déplume une rose, fauche un pied d'alouette, casse un zinnia, effeuille un géranium.

Il y en a qui se rendent visite.

Il y a celles qui se font du café et qui oublient d'y mettre le café.

Il y en a qui rêvent à l'amour.

P. Budry.

Lettre au Syndic

Paris, le 25 août 1948.

Cher papa,

Je crois t'avoir déjà écrit qu'il était presque aussi difficile de trouver un appartement à Paris, que de dénicher un Vaudois qui ne possède pas la photographie du Général Guisan.

Tu comprendras donc que je fus plutôt embêté quand le Buffet me fit part de son désir d'en chercher un.

— Vois-tu, me dit-il, j'en ai plus qu'assez de vivre ainsi en chambre. J'ai toujours l'impression d'habiter chez ma belle-mère et ça me coupe l'appétit.

Comment résister à un tel argument ? Mais, d'autre part, comment se procurer un logis ?

Le Buffet suggéra d'aller voir toutes les concierges, les unes après les autres.

Il dressa un plan d'action détaillé, véritable manuel du parfait commis-voyageur.

Au bout d'un mois de visites, il avait vu quatre cent quarante-trois loges, caressé quatre cent cinquante chats de différentes couleurs, admiré deux cent vingt-neuf dentiers de tous prix et recueilli assez de confessions pour écrire vingt-sept tomes in-octavo sur la psychologie du locataire moyen. Mais d'appartement, point !

C'est alors qu'il eut la bonne fortune de rencontrer un peintre salutiste.

Cet artiste original était arrivé à Paris, à l'âge de vingt ans, avec l'intention de faire de la peinture de mœurs et d'atmosphère. Mais une timidité tenace l'empêchait de franchir la porte des bouges et cabarets où les mauvais garçons, qu'il rêvait d'avoir pour modèles, jouaient au poker, le couteau planté dans la table.

Un soir qu'il se rongait les ongles devant un bar de Montmartre sans pouvoir se décider à entrer, une idée lui vint brusquement, avec une telle force qu'il s'en mordit la langue : « Ce qu'il me faudrait,

pour entrer là-dedans, c'est un uniforme ; quelque chose qui commande le respect. » Et il s'engagea dans les rangs pacifiques de l'Armée du Salut.

C'est dans un petit estaminet de la rue Caulaincourt que Buffet, qui était entré pour téléphoner, lia connaissance avec le rapin. Il était en train de prendre un croquis rapide de la caissière de l'établissement. Cette respectable personne était si volumineuse que le peintre avait dû tourner sa feuille en large pour pouvoir aussi lui dessiner les bras.

Buffet qui s'y connaît en dessin (à l'école il était le seul qui savait écrire au tableau sans casser la craie), le complimenta de son esquisse.

Pour ne pas être en reste, le peintre le félicita du choix de sa cravate, et la conversation s'engagea.

De fil en aiguille, Buffet vint à parler de la difficulté qu'il y a à trouver un logement. C'est ainsi qu'il apprit que le peintre cherchait justement à remettre le sien... Buffet commanda alors une tournée d'apéritifs, puis une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que le salutiste en vint aux confidences.

— Voyez-vous, mon vieux, j'ai passé ma vie (il a vingt-six ans) à peindre le vrai, le brutal, le puissant. Je sens que j'ai dit tout ce que j'avais à dire dans ce domaine. Il me faut maintenant une autre atmosphère où la limpidité de l'art succède à la force des passions. Je veux me retirer à la campagne, car j'ai découvert que le vrai

modèle pour un artiste, celui qui contient en puissance tout le drame de la vie, ce n'est pas l'homme, mais le légume.

Buffet, qui ne s'était pas contenté seulement de commander les apéritifs, risqua une plaisanterie :

— Vous avez parfaitement raison ; c'est le légume ! L'homme n'est-il pas « grand bêcheur » ?

Et de rire. Tout seul d'ailleurs ! Nos deux compères finirent par se mettre d'accord. Buffet reprendrait l'appartement du peintre et le bail serait signé chez la concierge, le vendredi suivant, en présence de la propriétaire.

Au jour dit, Buffet, habillé comme un jour de Comptoir, se présentait au domicile du peintre. Comme il allait pénétrer dans la loge de la concierge, il aperçut une pauvre femme qui fouillait dans les boîtes à ordures avec un grand crochet. Emu, il sortit de sa poche un billet de dix francs qu'il tendit à la femme.

— Tenez, grand'mère, pour vous acheter du pain.

La vieille empocha l'argent sans même le regarder.

La concierge, qui avait vu la scène, se précipita hors de sa loge et, prenant Buffet par le bras, elle lui balbutia à l'oreille :

— Je crois que vous avez gaffé : c'est la propriétaire.

Ton fils affectionné : Justin.

P. c. c. Claude Marti.

Les échos du mois

« COURANT D'AIRS... »

C'est le nom que Jack Rollan a proposé pour l'ancien « Coup de Soleil » dont il va animer la scène cet hiver.

— Mais, Jack, lui dit une petite dame en minaudant, on va tous y attraper froid...

— Pour qui me prenez-vous, ma chère, ne serai-je pas là pour dégeler la salle ?...